Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 96 (1993)

Nachruf: Jean Christe : 1911-1990 : portrait et souvenirs d'un homme à la vie bien remplie...

Autor: Christe, Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean Christe
1911 – 1990

Portrait et souvenirs d'un homme à la vie bien remplie...

par Pierre Christe

ENFANCE À BERLINCOURT

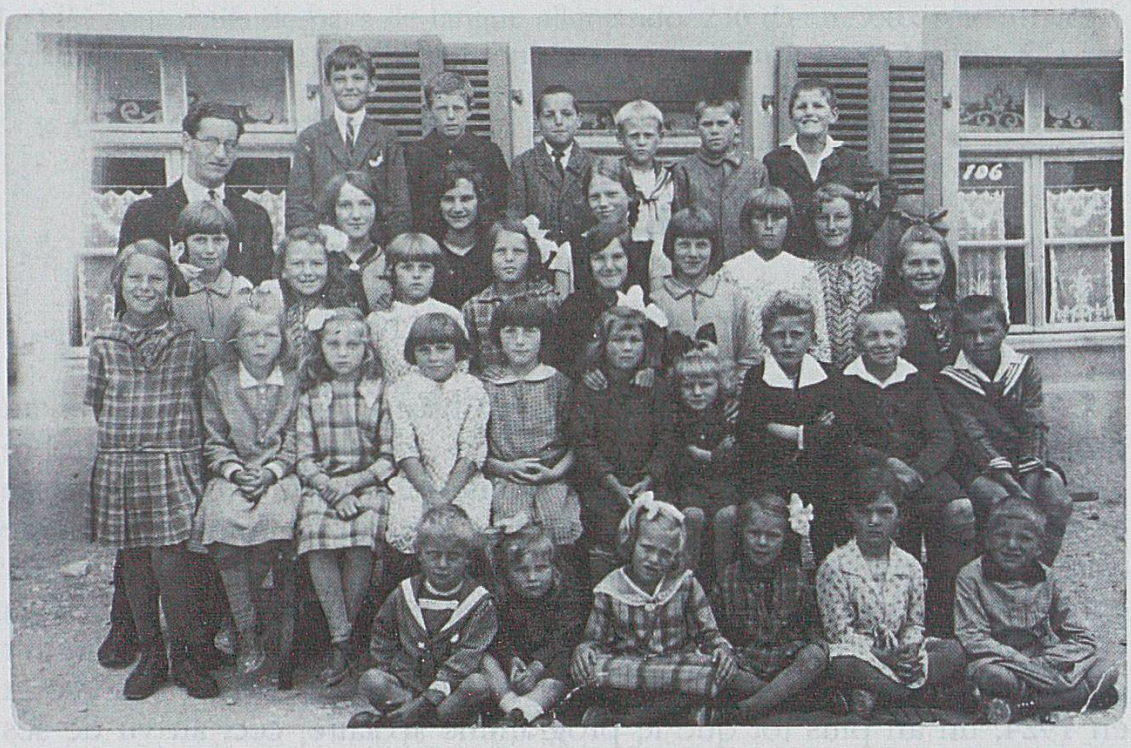
L'ÉCOLE–FOYER 1911 – 1936

L'école joue un rôle central pour Jean Christe: l'école, c'est sa vie, au propre et au figuré. Jean naît dans l'école de Berlincourt le 4 octobre 1911, au premier étage. Son père, Louis, instituteur y tient la classe depuis le début de 1905 au parterre et décédera là, frappé en pleine classe d'un malaise cardiaque le 30 octobre 1929. Jean est le premier enfant, sept frères et sœurs le suivent. Jean connaît depuis tout petit la vie de l'école, il en sait le programme presque par cœur avant d'entrer en classe primaire en 1918! Il rejoint l'école secondaire de Bassecourt en 1924, un an plus tôt que le programme scolaire, ceci au vu de ses bons résultats. Il entre à l'Ecole normale de Porrentruy deux ans plus tard en 1926.

Jean passe son enfance à Berlincourt: sa famille est au centre de la communauté: son *père* Louis est l'homme-orchestre du village dont il est le régent et auquel il se dévoue abondamment: il y monte les théâtres d'hiver, aide le paysan voisin quand une vache vêle en pleine nuit, assume les fonctions de chef de section militaire. Louis Christe écrit, compose, tient la chronique locale, fait de la politique; le fils admire la manière dont son père assume son rôle dans le village, son autorité naturelle ou encore son engagement pour la société; il conçoit sa vie dans la ligne tracée par son père qu'il veut imiter.

Avant tout, Jean veut être pédagogue, il veut «aider à apprendre» plus qu'enseigner, il veut s'engager après s'être bien formé. Encore à l'Ecole normale, il s'inscrit sur les conseils de son père pour le cours conduisant au brevet secondaire. La destinée voudra qu'il soit forcé de revenir à Berlincourt y occuper le poste d'enseignant de la classe unique du village: son père décède brusquement, toute la famille (sa

mère et sept frères et sœurs) qui habite l'école est menacée de devoir chercher un autre logement. Jean *doit* remplacer son père: il n'y a pas encore de rentes AVS à cette époque et la maigre pension de veuve de la caisse des instituteurs ne permet pas de vivre à une famille nombreuse. On se mobilise pour trouver des solutions pratiques: une remplaçante tient la classe jusqu'au printemps suivant où Jean doit passer les examens. Jean reprend la classe unique de Berlincourt à la rentrée de Pâques au printemps 1930.



Classe unique de Berlincourt. Ma première classe 1930/1931.

L'ÉCOLE NORMALE 1926 – 1930

C'est un temps béni: Jean y découvre pour la première fois la vie en dehors de Berlincourt. Il y passe les trois premières années en internat, la quatrième, il prend chambre en ville de Porrentruy.

L'Ecole est dirigée par de fortes personnalités: les étudiants sont brillants. Jean a pour camarades de beaux esprits tels Marcel Joray, Gottfried Keller, Jean Schaller. On travaille beaucoup à cette époque, on s'applique à réaliser sa vocation. Toutes les disciplines sont rigoureusement travaillées. Willy Nicolet enseigne le dessin, Jean aime l'aquarelle et fait quelques belles réalisations. En musique, Jean choisit le violon.

Si, peu après l'entrée à l'Ecole normale, le premier thème de composition fut: «Qui se croit un aigle dans son petit village n'est plus qu'un gros «beûjon» en arrivant à Porrentruy», Jean n'en garda aucune rancœur et sut toute sa vie se rappeler cette leçon d'humilité et de simplicité, dont ses propos patois sont imprégnés d'ailleurs.

Jean fait partie de «Stella Jurensis»; son vulgo dans cette société d'étudiants est «V°-Péda».

Parrat Christe Joray Bourquenez Chodat Willemin
Keller Marchand Landry Claude Schaller

Il est décidé à suivre ses pairs à l'université pour accéder à un degré d'enseignement supérieur. La vie en décidera autrement.

Pour sa dernière année d'Ecole normale, il habite chez le boucher Glanzmann à Porrentruy où il a pris chambre et où il partage les repas avec la famille. Au contact de ce milieu de commerçants, il est sensibilisé aux questions d'approvisionnement, ce qui plus tard l'incite vraisemblablement à entrer dans les troupes des subsistances «ne pouvant aller dans l'artillerie parce que je portais des lunettes». Monsieur Glanzmann possède une des premières voitures élégantes: un coupé Delage

que conduit sa fille Mademoiselle Yvonne. Jean est invité à faire quelques sorties et se rend avec elle à ce qui était la course des Rangiers de l'époque!

LE NORMALIEN

Benjamin des onze adolescents de la volée 1926–1930 de l'Ecole normale, porteur par hérédité paternelle du plus authentique gène de la pédagogie, Jean Christe s'épanouit dans le bonheur à Porrentruy. Je crois me souvenir qu'il n'a jamais succombé à la somnolence, les dimanches matins, à l'audition des propos moralisateurs du directeur. Mais je suis sûr qu'il s'est forgé un idéal de liberté à l'écoute d'Edouard Germiquet, esprit non-conformiste, ironique, irrespectueux des contraintes de l'ordre établi, qu'il aura été marqué pour la vie par les analyses profondes de Pascal, Rabelais, Montaigne de cet étonnant professeur.

Oui, nous étions frondeurs, indépendants, sportifs avides d'effort physique. Au soir du dernier jour de la première année scolaire, nous avions convenu de regagner nos domiciles à pied. Après souper donc, la cohorte des onze se mit en route. Dès le départ, un premier déboîtement pour Boncourt. La troupe gravit Les Rangiers où Jean partit seul pour Berlincourt, tandis que cinq d'entre nous mirent le cap sur la Haute-Borne pour Delémont et Moutier. Les quatre derniers cinglèrent vers les Franches-Montagnes et les plus valeureux n'atteignirent qu'au petit matin Sonvilier et La Heutte.

L'atmosphère gauloise de Porrentruy façonna Jean. En période électorale, il devait bien être de ceux qui montaient sur les tables des cafés, coiffés de leurs casquettes d'étudiants, pour haranguer les électeurs. Nous allions défendre les idées des noirs (les conservateurs) à «l'Inter», où nous étions gratifiés d'une tournée de bière par de charmants auditeurs plus charitables que convaincus. Puis nous nous déplacions chez «Sassi», chez les rouges (les libéraux); avec les mêmes mots, la même conviction, nous y défendions les thèses exactement contraires, avant d'être récompensés par la même bière.

Bon temps pour Jean Christe, dont nous garderons le vivant souvenir.

Marcel Joray

L'ÉCOLE À BERLINCOURT 1930 – 1936

Quand il reprend la classe de Berlincourt, il a à peine 18 ans, doit s'imposer devant une classe unique de près de cinquante élèves où frères et sœurs, cousins et cousines germains font bien les deux tiers

de la classe! En famille, au premier étage de l'école, sa position est délicate, car il est trop jeune et on est justement trop familier: on ne lui donne pas vraiment sa place, il en souffre et prend un peu de recul vis-à-vis des banalités quotidiennes pour se consacrer entièrement à son nouveau rôle de pédagogue. Il écrit, compose, anime la vie culturelle du village. Il monte des spectacles de Noël très élaborés et en garde toute sa vie la nostalgie. Il prépare ses travaux de classe dans la solitude de la nature, se laisse inspirer lors de promenades, il rêve. Jean est rêveur, musicien, poète, peu matérialiste. En même temps, il sait être pratique et bon organisateur, animateur et meneur d'hommes. Sa mémoire est prodigieuse et il possède un fantastique sens de l'observation et de la communication, dons qu'il cherche à partager avec ses élèves. La classe commence chaque jour par la prière, puis par «quoi de neuf?», question posée tout de go aux élèves: ceux-ci découvrent peu à peu «qu'il faut *observer* pour alimenter son savoir», et «qu'il faut *parler* pour communiquer aux autres son savoir».

Il enseigne six ans à Berlincourt; il tient également, soit à Berlincourt, soit à Bassecourt, l'école complémentaire qui s'adresse aux jeunes hommes de 16 à 19 ans.

Une de ses premières élèves lui écrit le 23 septembre 1986:

Monsieur le Régent,

Je me présente une élève de votre première classe 1930. C'était aussi pour moi mon premier jour d'école. Oui, que de souvenirs de cette unique classe de Berlincourt. Noël inoubliable, courses d'école, etc.! et surtout une formation indispensable pour la vie.

Je vous dis merci.

Signé «une ancienne élève - Charlotte Juillard»

LE MAÎTRE

Quoi de neuf? C'est par cette question que débutait presque chaque journée d'enseignement de M. Christe.

Il était bien difficile pour des enfants de dix ans de ne pas répondre à une phrase aussi simple, et dès que nous étions «tombés dans le panneau», M. Christe ne nous lâchait plus. Ce que nous avions à dire devait être correctement exprimé et ce qui semblait n'être que bavardage se transformait rapidement en une leçon où se mélangeait l'élocution, la grammaire, l'orthographe, etc. Et, par cette question banale, le maître faisait participer un maximum d'élèves. Elémentaire!

La quatrième primaire, dont il avait la charge, était aussi l'année de la préparation aux examens pour l'entrée à l'école secondaire. Les derniers mois, l'enseignement devenait «entraînement». Les échecs étaient peu nombreux, car l'entraînement était à la hauteur.

M. Christe était un organisateur et un meneur, mais son autorité ne nous pesait guère. A l'époque où bien des enseignants appliquaient encore des châtiments corporels pour punir les indisciplinés, il avait recours aux rédactions et aux phrases à copier plusieurs fois. Les sujets à traiter étant libres et les copies presque toujours identiques, les élèves turbulents avaient tout loisir de «faire leurs punitions» à l'avance, principalement pendant les heures consacrées aux travaux écrits où le temps alloué était très large.

Il était bien sûr au courant de cette pratique, mais il n'en laissait rien paraître. Il voulait des gosses attentifs à l'école, il fallait donc leur laisser suffisamment de loisirs!

Et les semaines s'écoulaient plus ou moins animées, avec, les samedis de onze heures à midi une histoire du Vadais, en français, malheureusement!

Martial Cortat

LA MUSIQUE

La musique tient dans la vie de Jean Christe une place importante; il est lui-même volontiers musicien, possède une excellente oreille et interprète très facilement à partir d'une partition.

Il prend, pendant l'Ecole normale, des leçons de violon, son instrument préféré pour la vie.

Mais il aime surtout la chaleur des chorales et fait chanter jeunes et vieux, à Berlincourt lors des concerts annuels des sociétés de chant ou lors des veillées de Noël qui rassemblent tout le petit village. A Courrendlin, il ne dirige plus mais il devient président de la Chorale et s'enthousiasme pour les manifestations musicales tels les fêtes et festivals de musique ou de chansons folkloriques. On lui confie souvent l'organisation de ces manifestations et il est régulièrement sollicité par les fanfares locales de Courrendlin – à l'époque l'Amicale et la Fanfare municipale – pour prendre en mains les comités d'organisation en vue de leurs grandes fêtes. Lors des 100 ans de la Municipale, en 1956, il est président du comité d'organisation de la fête où l'on présente, avec un énorme succès régional, une revue musicale grandiose montée par lui «Mon village chante» (paroles et musique composées tout exprès par Henri Germiquet).

En classe, il donne à la musique sa juste place et enseigne solfège et chant.

Quand il le faut, il écrit paroles et musique pour les élèves.

Petit Noël, petit Noël,
Apporte-moi je t'en supplie,
Les belles choses du ciel,
Qui me font tant envie.

Bijoux, cadeaux, bonbons,
Que m'apporteras–tu?
Une auto pour de bon,
Ou un joli train, veux–tu?

Petit Noël, petit Noël
...

A Bassecourt il fonde, avec quelques amis, l'orchestre «Sans-souci» dans lequel il tient le violon. Il quitte l'orchestre lors de son déménagement de Berlincourt à Courrendlin en 1936.

L'ÉCOLE À COURRENDLIN 1936-1977

En 1936, Jean Christe se présente à Courrendlin. Sa candidature pose quelques problèmes politiques à une Commission d'école partagée. Le Conseil communal, exceptionnellement responsable des écoles parce que la Commune est obérée et sous tutelle à cette époque, le choisit finalement pour succéder à Charles Bregnard, instituteur démissionnaire.

Il passe le reste de sa vie dans ce village. Courrendlin n'est pas Berlincourt: le milieu est différent, le village est plus grand, l'école compte plusieurs classes et il y a déjà une école secondaire dans le village même.

L'école est située en haut du village, assez loin de la maison que Jean vient de faire construire avant de se marier en 1937. Il se rend à pied à l'école, doit remonter la route principale du village où dominent encore les exploitations agricoles. Le contact avec la population est vite établi: bientôt il connaît tout le village. Les enfants sont encore nombreux à cette époque et les classes chargées en dépit des degrés séparés, alors qu'à Berlincourt il avait à tenir une classe unique. Les élèves apprécient ce maître qui sait animer ses leçons et qui est patient avec les peu doués. Il sait l'importance d'une bonne culture générale: le français, le calcul, l'histoire sont ses branches de prédilection: en histoire, il vit ce qu'il enseigne, que ce soit lorsqu'il parle des hommes des cavernes, des lacustres ou d'histoire suisse. Il sait tout par cœur:

les faits, les dates. Sa mémoire prodigieuse lui permet de tenir sa classe en haleine. Il est un champion de l'orthographe et du bon français: une faute lui apparaît quasiment «en relief» sur le papier! En arithmétique, il calcule à une vitesse prodigieuse (il ne recourra jamais à une machine à calculer pour additionner des pages entières de chiffres!). Mais il n'omet pas d'enseigner les autres disciplines avec élan: écriture, géographie, chant, histoire sainte. Il fait la gymnastique avec les élèves, en training, fait avec eux du patin à glace et monte encore aux perches à un âge avancé!

Il a une conception de l'enseignement basée sur une bonne didactique et sait combien le charisme de l'instituteur permet de conduire une classe, de la motiver. Il ne croit guère aux devoirs à domicile et est convaincu que tout se passe en classe. Jean Christe développe sa propre méthodologie: il a ses fiches de français, d'arithmétique qui émerveillent plus d'un instituteur stagiaire de passage dans sa classe. Il se souvient des techniques de Willy Nicolet pour enseigner le dessin: il campe des attitudes, apprend à reproduire en illustrant le tout à la craie au tableau noir.

On lui confie après la guerre la classe de préparation à l'école secondaire, la quatrième année, qu'il tiendra durant 20 ans.

Les soirs d'hiver, il enseigne à l'école complémentaire. L'instituteur se fait conseiller et souvent orienteur professionnel lorsque ces jeunes ne savent pas que faire. Il organise régulièrement des visites d'usines et se déplace avec les élèves à Choindez ou à Audincourt, au Salon de l'Auto ou encore à Genève-Cointrin.

Dans un village, l'instituteur est sous le contrôle de la Commission d'école à qui il faut expliquer ou répondre aux critiques. Ses collègues instituteurs apprécient son sens de l'à-propos, ses interventions courtoises mais non moins cinglantes. En lui, ils voient le collègue expérimenté, vif, au langage facile pouvant s'engager pour leur cause. Cependant, l'un ou l'autre voit parfois en cette forte personnalité un obstacle à sa propre ambition personnelle et quelques animosités surgissent. Dès que Jean Christe flaire chez ses interlocuteurs une manœuvre pour tirer un avantage personnel, il intervient et peut être virulent dès que l'intégrité est en cause.

L'école, ce sont aussi les associations pédagogiques: il y a la Société des instituteurs bernois (SIB) et la Société pédagogique romande (SPR) où Jean est délégué dès 1946.

Il y défend les intérêts de ses pairs mais aussi sa conception de la pédagogie; il se méfie des méthodes mises à l'essai dans des classes pilotes, est soucieux lorsque les enseignants expérimentent.

Il croit au rôle social de l'école où les enfants découvrent leurs camarades et à la nécessité de provoquer ces contacts assez tôt. Il est l'artisan de l'école enfantine de Courrendlin pour qui il trouve les solu-

tions: création d'une fondation en 1954, recherche d'enseignants en France, construction d'un bâtiment, finances.

Il s'intéresse à ses élèves et à ce qu'ils sont devenus jusqu'à la fin de sa vie: bien que retraité, il garde la mémoire de ces enfants qui ont passé dans sa classe et sait exactement lesquels sont déjà décédés. Il se rappelle pratiquement de chacun et se souvient même des résultats en classe! Parfois, lorsqu'il apprend la réussite d'un ancien élève, il relève sans méchanceté aucune le nombre de fautes dans ses dictées de jadis et il ne peut s'empêcher de sourire!

Il termine l'enseignement à Courrendlin en 1977; il compte alors 47 ans de métier: un record!

Dans une lettre d'adieu, une élève lui écrit:

Chaque matin à la première heure, vous nous demandiez – Quoi de neuf? Et tous les élèves racontaient à tour de rôle leur petite histoire. Après cela, toute la journée se passait dans une bonne ambiance. Je me souviens, lorsqu'un élève ne voulait pas réfléchir, vous le bousculiez un peu en disant: IL EST INDIQUÉ D'AGITER LE FLACON AVANT L'EMPLOI et c'étaient les grands rires dans toute la classe.

L'ENSEIGNANT

C'était en mai 1947. A cette époque, l'année scolaire commençait le 1er avril. Ce matin–là, j'arrivai sur le perron de l'école de Courrendlin, en poche un brevet dont l'encre était à peine sèche. C'est alors que je fis la connaissance d'un collègue déjà chevronné, jovial, un tantinet pince sans-rire: Jean Christe.

Jusqu'en 1964, chaque jour d'école que Dieu fit, je le vis aller et venir dans la cour et dans les couloirs de ce vaste bâtiment, soucieux d'assurer un étroit contact et une joyeuse discipline parmi les enfants qui lui étaient confiés: ceux qui allaient bientôt affronter le fatidique examen d'entrée à l'école secondaire, les élèves de quatrième année. A l'heure où cet examen, tant redouté, est en passe de n'être plus qu'un souvenir, je soulignerai combien il était lourd le fardeau dont on chargeait si tôt les âmes enfantines. «Tu dois réussir cet examen, sinon...» répétaient inlassablement papa, maman et le régent.

Aux enfants confrontés à cet événement existentiel, Jean Christe dispensa son enseignement durant toute sa carrière pédagogique. Il œuvra pour que cet examen devienne la clé du succès de ses élèves. Il y parvenait même si, par la force des choses, plus d'un de ses candidats ne put franchir l'obstacle et dut rester à l'école primaire. En enseignant expérimenté, il savait que, si tous les enfants n'ont pas les facultés intellectuelles requises pour devenir des savants, tous sont capables d'enrichir leur esprit et leur cœur.

Jean Christe encourageait ses élèves à mieux découvrir ce qui les entourait, n'hésitant pas à sortir de sa classe pour rendre son enseignement plus proche de la réalité. Aussi, dès le printemps revenu, leur faisait-il découvrir leur environnement naturel, afin de les initier aux merveilles de la botanique et aux mystères d'une faune familière.

Pour lui, les relations humaines étaient indispensables. Quand Noël et la fête des écoliers approchaient, il réduisait un peu la permanente diffusion des connaissances dites essentielles pour apprendre à ses élèves une saynète, une chansonnette ou quelque autre poésie.

Jean Christe savait trouver l'image opportune et la formule séduisante afin de faire mieux passer des notions parfois rébarbatives. D'ailleurs, ce talent ne s'est-il pas épanoui dans les rubriques journalistiques que signait «Le Vâdais»? Relisez-les et vous verrez si son humour et son goût du détail pittoresque n'ont pas trouvé refuge dans ces histoires! Jean Christe avait des talents de conteur, talents qui trouvaient leur pleine concrétisation à l'heure où il fallait enseigner l'histoire ou illustrer quelque règle grammaticale d'exemples bien choisis. Le rire était son compagnon. Combien il avait raison de l'aimer!

L'école tint assurément une grande place dans sa vie. Au point que, l'heure de la retraite venue, il aimait à évoquer le nombre précis des volées d'écoliers qu'il vit défiler dans sa classe, sachant, à l'unité près, combien avaient bénéficié de son enseignement, démontrant ainsi son profond attachement à ses élèves et à l'école jurassienne.

Gaston Brahier

LA VIE MILITAIRE

Le temps du service militaire venu, Jean veut être officier, alors que son père n'était que sergent-major, porte-drapeau du Bataillon fusiliers 24 (que commande alors Henri Guisan, futur général). Il est breveté lieutenant au 1er janvier 1933; ceci le place socialement «un peu plus haut», vis-à-vis de sa famille notamment. Ne devient pas officier qui veut à cette époque! Il commence à pouvoir sortir de son village pour le service militaire et à fréquenter d'autres gens et d'autres idées. Un officier à cette époque est quelqu'un: la possibilité de se déplacer occasionnellement à cheval renforce l'image générale.

L'armée est une ouverture bienvenue et aussi un tournant à cause de la guerre qui va suivre. Jean vit très intensément ces années de mobilisation. Il fait 813 jours de service actif entre 1939 et 1945, la plupart comme commandant d'une compagnie de subsistances (cp subs 2, puis cp subs 9, dépendant de la Br Mont 10). Cette expérience enrichissante modèle fortement sa personnalité et ses talents d'organisateur-né se

révèlent. Il n'a plus des écoliers en face de lui, mais des hommes à motiver. A 28 ans, promu capitaine, il est responsable d'une organisation de ravitaillement où défilent des quantités astronomiques de marchandises. Dans son rapport sur «Le service des subsistances dans l'armée suisse» rédigé en 1943, il fournit des chiffres pour la *période du 3 septembre 1939 au 20 janvier 1940*, soit les 140 premiers jours de ravitaillement:

Une seule compagnie de subsistances de division a livré 431000 rations diverses (viande, fromage, etc.), 248000 kilos de café, thé, chocolat, etc., 411000 kilos de légumes, pâtes, compotes, 100000 kilos de fromage, 2 millions de miches de pain de 500 g, 6640 kilos de graisse et huile comestibles, 1211 pièces de bétail de boucherie et 2202500 kilos d'avoine pour les chevaux!.

Il vivra très intensément ces années de guerre. Dans une lettre à sa famille datée du 29 décembre 1944 il écrit:

Le travail que j'ai ici en service avec 300 hommes sous mes ordres, suisses français et suisses allemands, ne me laisse aucune minute de répit. Jamais je n'ai eu un travail pareil. Je n'ai vraiment pas le temps d'écrire. Avec un effectif de 300 hommes, nous devons ravitailler ce qui normalement est fait par un Groupe de subsistances, soit ravitaillement de 45000 hommes et de 6600 chevaux, échelonnés de Porrentruy à Laufenburg et en arrière, dans tout le Jura bernois, bâlois et soleurois, jusqu'à Burgdorf.

Cet engouement pour les subsistances est profond et sincère: il écrit dans le rapport cité plus haut:

Le courage du soldat est en raison directe du volume de son sac à pain, bien plus que de ses cartouchières...

Si l'on écoute les vieux de 1914-18 égrener leurs souvenirs, on est frappé d'un refrain qu'ils n'ont pas oublié «Bouillon-bouilli, bouilli-bouillon!».

On mesure mieux l'utile besogne des troupes de subsistances en écoutant le vert langage des troupiers quand le rata arrive en retard, ou pas du tout ensuite de circonstances imprévues. Quel déluge de récriminations alors, sur ces épiciers de l'armée, avec leur spatz qui vous lime les dents, leurs fayots qui n'arrivent pas, quel tollé contre ces bouffe-tout qui digèrent les bons morceaux, tandis «qu'on avale, nous, à la douzaine, des kilomètres de poussières!

Et plus loin, il analyse l'origine des troupes de subsistances:

Au Moyen Age, à l'époque héroïque des premières luttes des Confédérés pour leur liberté, chaque homme emporte avec lui, la nourriture qu'il peut porter, puis il vit de ce qu'il trouve dans le rayon d'action des troupes. C'est alors l'ère de la réquisition forcée. Malheureusement les réquisitions dégénèrent presque toujours en pillage.

Louis XIV lui, commence à ravitailler ses troupes depuis l'arrière. Il a des magasins situés à 5 jours de marche. Bien entendu ces magasins sont pour les antagonistes d'importance primordiale et l'on assiste alors à une forme de guerre que d'aucuns ont baptisée: «Guerre des magasins».

Au cours de la guerre de Trente Ans, Gustave-Adolphe combinera le ravitaillement depuis l'arrière et la réquisition. Il disposera alors de magasins mobiles et en cas de retraite emmènera avec lui ce qu'il n'a pu consommer sur place.

...

Frédéric-le-Grand, lui, soucieux du bien-être de ses troupes, introduira les fours de campagne.

Quant à Napoléon, il combinera le ravitaillement et la réquisition, mais organisera cette dernière, paiera les marchandises ou du moins... promettra de payer, après la victoire.

Pendant la campagne de Crimée, le ravitaillement devenant de jour en jour plus précaire, on introduira les conserves.

La préparation des repas était alors purement et presque exclusivement du ressort de l'initiative personnelle. Ce n'est qu'en 1905 que les Russes introduiront et intensifieront l'emploi des cuisines roulantes.

A peu près à la même époque, on appliquera le principe de la marmite suédoise, ancêtre des autocuiseurs actuels.

En Suisse, nos ancêtres se ravitaillaient comme ils l'avaient vu faire à l'étranger au cours de l'épopée mercenaire. On peut nettement distinguer trois stades, soit:

1. Le soldat porte sa nourriture avec lui.
2. On la lui amène au moyen de chars.
3. On se la procure par réquisition dans le pays même.

Ce n'est qu'à partir de 1880 qu'un service des subsistances régulier est établi. Il est alors assumé par les troupes d'administration. *En 1907, nouveau progrès, on crée des compagnies de boulangers. Et à l'occasion de la guerre de 1914 à 1918, on dote les troupes de subsistances des moyens de feu nécessaires pour leur défense propre. En 1925, nouveau remaniement des troupes de subsistances. Mais la réorganisation de la*

structure de notre armée en 1938 devait fatalement apporter de profondes modifications aux troupes de subsistances. La diversité des unités d'armée constituées (en 1938) – divisions ou brigades de montagne a eu pour conséquence logique une organisation toute particulière... Si jusqu'en 1938, les troupes de subsistances étaient hippomobiles, elles seront motorisées à cette date.

Extrait d'un exposé du Cap. Jean Christe présenté au Rapport de la Brigade mont. 10 en 1943.

Ce bref historique est typique de la manière dont Jean Christe doit s'expliquer les choses à lui-même. Il ne se contente pas de faire ce qu'on lui demande, il doit croire à ce qu'il fait! Dans l'Histoire, il cherche les références qui soutiennent ses convictions; il veut servir, être efficace.

A titre d'anecdote notons au passage son goût personnel pour l'histoire ancienne: alors en service actif à Martigny, il consacre ses rares congés à quelques fouilles archéologiques avec un autre soldat, Jean-Pierre Kaiser, sculpteur de Genève. Ensemble, ils mettent à jour une magnifique amphore près de Martigny (Octodurum!).

Plus tard, en 1955, il commande, avec le grade de major, un groupe de subsistances en Gruyère, mais ceci n'a plus l'intensité des années de guerre.

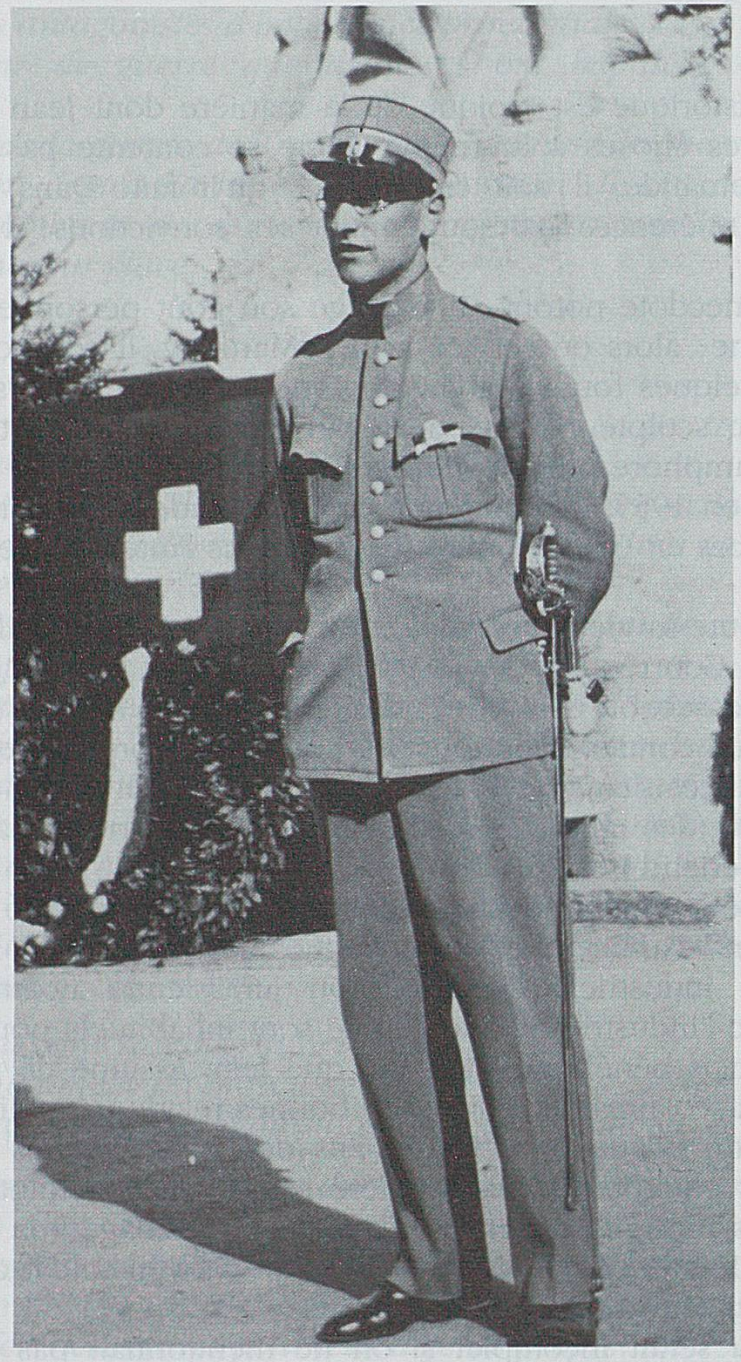
Il garde toute sa vie un contact étroit avec les affaires militaires. Chef de section, à Courrendlin dès le 1er janvier 1939, il le reste jusqu'à l'âge de 70 ans. La section de Courrendlin comprend 5 villages; cette fonction le met en contact avec tous les hommes incorporés et son cercle de connaissances s'en trouve agrandi d'autant. Il fait partie de l'association cantonale des chefs de section et connaît bien ses pairs jusqu'au fond de l'Oberland bernois.

Membre de la Société des officiers qu'il préside de 1946 à 1958, il y noue des liens d'amitié avec ses collègues, lesquels sont à l'époque les notables ou industriels de la région jurassienne notamment. Ces contacts avec l'industrie ou l'économie sont inhabituels pour un régent de village, mais bénéfiques dès lors que Jean assume de nombreuses activités extrascolaires nécessitant de bonnes relations publiques.

La plaquette éditée pour les 75 ans de la Société des officiers de Delémont et environs est sa dernière rédaction importante (1988). A cette manifestation, il prononce un vibrant «Hommage à la Patrie» où il expose une fois encore ses convictions de citoyen-soldat aux officiers jurassiens et à leurs invités de haut rang.

Ce tableau serait incomplet si on ne mentionnait pas son activité pour les sociétés de tir.

Enfin, la retraite venue et alors qu'il est encore chef de section de Courrendlin, il participe durant quelques années aux recrutements militaires dans les villages jurassiens, histoire de rester actif, mais aussi de se faire plaisir au contact de cette chose militaire pour qui il s'est tant engagé.



Jeune lieutenant, il rêvait peut-être d'avoir un jour sa statue.

Jean Christe parcourt toute sa carrière militaire dans les troupes de subsistances. Il est lieutenant en 1933, à la cp subs I/2, devient adjudant (plt) du gr subs 2, l1 1.1.39. Promu capitaine le 31 mars 1940, il quitte la 2e division et prend le commandement de la cp subs 9, à la brigade de montagne 10. Avec son entregent bien connu et sa fine psychologie, il s'impose d'emblée à sa nouvelle troupe, composée de Vaudois et de Valaisans. Le 1er janvier 1955, il accède au grade de major et conduit le magasin subs de l'armée 12, qui deviendra le gr subs 82. Après une longue carrière (dont 813 jours de service actif), il prend congé de l'armée au 31 décembre 1967, avec la satisfaction légitime d'avoir bien servi le pays.

Les aléas de la vie militaire le conduisent dans différentes régions; de son Jura dans l'Oberland et le Seeland bernois, du canton de Neuchâtel à celui du Valais pour se terminer en Gruyère, ne pouvant que satisfaire sa soif d'universalité.

Son esprit de décision et ses talents d'organisateur en font un chef respecté et apprécié de tous. Son entrain et sa bonne humeur font merveille, surtout lors des moments difficiles du service actif. Exigeant avec lui-même comme avec ses subordonnés, il reste ferme quand les circonstances l'obligent, mais son profond sens de l'humain ne le quitte jamais. Pour ses camarades et ses hommes, il est l'exemple du chef, toujours prêt à partager leurs soucis et à les conseiller au plus près de sa conscience.

Son sens du devoir le fait participer activement aux sociétés de tir; de nombreuses années durant, il fonctionne comme officier de tir d'abord, puis en qualité de président de la commission de tir de sa région.

Membre dès 1933 de la Société des officiers de Delémont, il en assure la présidence avec sa compétence habituelle, de 1946 à 1958. Ici aussi, ses avis frappés de bon sens et ses anecdotes savoureuses font mouche.

Du 1.1.39 au 31.12.84, soit 43 années pleines, Jean Christe est aussi chef de section militaire de Courrendlin, l'une des plus importantes du Jura bernois d'abord, puis du canton du Jura. Peut-on imaginer la somme de travail, qu'une si longue activité accessoire représente? Mutations, préparation des recrutements, entretiens, correspondances.

Tous ses camarades et tous ses concitoyens–soldats qui eurent recours à ses services gardent de Jean Christe un souvenir ému et reconnaissant. Le mérite de la Patrie lui est acquis.

Paul Choquart

AUTRES ACTIVITÉS

SERVICE DU FEU

Chef d'engin dès 1931, spécialiste des échelles, il devient lieutenant «échelles et sauvetages» en 1937. Dès 1943, il est instructeur, major des pompes dès 1948, inspecteur du 8e arrondissement dès 1956. Il organise 65 cours de pompes! Est commandant du feu du village de Courrenlin dès 1948. Plusieurs incendies mémorables ont été combattus sous ses ordres, dont celui du village de Courrendlin le *19 septembre 1949*, «le plus important jamais eu dans le Jura depuis l'incendie du village de Bassecourt en 1871» écrit-il dans ses notes:

En arrivant j'aperçois le hangar principal des pompes (No 73) qui est en feu! Toute la rangée de maisons No 69, 70, 71, 73 et 74 est embrasée et il n'y a pas 5 minutes que le feu a été aperçu!... Un vent du sud-est assez fort chasse le feu sur le bâtiment No 68. De l'autre côté de la rue, des bâtiments aux pignons de bois risquent de s'enflammer à la première occasion. A ces bâtiments sont adossées d'autres maisons ne demandant qu'à s'allumer. Bref, tout le vieux village de Courrendlin risque de brûler si la bise se lève. Que faire? Une seule solution! Laisser brûler ce qui est en flammes et sauver ce qui n'est pas encore atteint. La tâche sera rude et les civils auront de la peine au début à comprendre ma décision.

Extrait du Journal des sapeurs-pompiers suisses 11/1949 – texte du major Jean Christe, Cdt du corps des sapeurs-pompiers de Courrenlin/Choindez.

LE POMPIER

S'il est un domaine où Jean Christe s'est distingué par son engagement et son inlassable esprit de service, c'est bien celui de la défense contre le feu.

Soucieux de la sécurité des personnes d'abord puis de la sauvegarde des biens matériels aussi, Jean Christe a œuvré avec compétence en qualité de soldat du feu, puis d'instructeur et d'inspecteur des corps de sapeurs-pompiers d'un arrondissement du district de Moutier. Bénéficiant d'excellentes connaissances en la matière mais aussi et surtout d'un sens pédagogique inné et d'une belle autorité naturelle, Jean Christe a largement contribué à la formation des cadres des services de défense contre le feu de l'ensemble du Jura historique. En dehors de compétences techniques largement reconnues, il était en outre un gai

luron, plein d'esprit et d'humour, qui donnait à chaque rencontre une ambiance de fête.

Sachant admirablement faire la distinction entre le travail et les loisirs, il faisait autorité en matière d'instruction et sa personnalité dominante, toute empreinte d'esprit de service, d'ordre et de discipline, lui vaut aujourd'hui encore la reconnaissance unanime de ceux dont il fut l'instructeur ou l'inspecteur aimé et respecté.

Pierre Paupe

ÉGLISE CATHOLIQUE

Il est président de la paroisse catholique de Courrendlin dès le 30 mai 1954 et jusqu'au 31 décembre 1976. Son activité comprend:

- la conduite des affaires, le suivi des gros dossiers (échanges de terres lors de remaniements parcellaires, surveillance des rénovations – église paroissiale – ou des constructions – cure à Courrendlin, chapelles à Vellerat, Châtillon et Rossemaison – ou encore achat de nouvelles orgues;
- la collaboration avec les autres paroisses du Jura. Il prend une part personnelle très active dans le cadre de la Commission catholique pour la pastorale des travailleurs étrangers en Suisse (à l'époque: Italiens en particulier).

Il s'active dès la fin de sa construction pour le nouveau Centre Saint-François où il préside dès 1965 la commission financière. Il fait la tournée des paroisses du Laufonnais et de la région de Bâle pour les amener – avec succès – à soutenir financièrement ce Centre, ce qu'elles avaient jusqu'alors refusé.

A la fin des années cinquante, il entre comme vérificateur des comptes dans les organes de la Maison du Bon Secours de Miserez aux côtés d'Albert Chavanne de Glovelier, le second vérificateur. Ils assument cette fonction encore en 1990!

A titre privé, il effectue des recherches sur les prêtres du Jura et élabore un fichier recensant toutes les ordinations de ressortissants du Jura durant les trois derniers siècles (ouvrage non publié).

ASSOCIATION POUR LA DÉFENSE DES INTÉRÊTS DU JURA (ADIJ)

Dès 1939, il participe aux activités de l'ADIJ en collaborant pour Jean-Frédéric Reusser alors président. Il est en 1946 nommé secrétaire, puis dès 1965 président de la Commission des monuments historiques. Il est alors en contact avec le «Heimatschutz» suisse. Jean Christe est de toutes les rénovations intéressantes. Il conduit plusieurs dossiers importants, recherche des parrains financiers, organise des collectes,

fait vendre dans les villages jurassiens l'Ecu d'or que le «Heimatschutz» suisse affecte chaque année à des projets de sauvegarde du patrimoine.

Quelques grands dossiers de rénovations conduits par Jean Christe:

- Rénovation du château de Raymondpierre
- Mise sous protection du Martinet de Corcelles
- Rénovation de l'église Saint Barthélémy de Courrendlin.

Il suit les importantes rénovations telles l'Abbatiale de Saint-Ursanne, le Vorbourg où il est en contact avec la Commission fédérale des monuments historiques et il cherche des fonds pour aider à financer ces projets.

Dès sa création en 1967 il participe, en tant que membre, aux travaux de la commission d'aménagement du territoire de l'ADIJ.

Il est nommé membre d'honneur de l'ADIJ en 1972.

PRO JURA

Membre de Pro Jura de 1951 à 1990, il en suit toutes les assemblées fidèlement et s'intéresse à l'essor de cet office. Pro Jura édite trois livres en patois de Jean Christe. Lors des croisières de Pro Jura en Grèce (1978) et en Egypte (1983), Jean Christe est du voyage comme animateur.

SOCIÉTÉ JURASSIENNE D'ÉMULATION

Il est reçu membre de la section de Delémont de l'Emulation le 1er septembre 1934 et le reste jusqu'en 1990.

Il s'intéresse aux activités culturelles de l'Emulation et collectionne les *Actes* qu'il parcourt souvent à la recherche d'une information. Il donne aux membres des sections de Berne, Genève et Sion de l'Emulation une série de conférences sur le patois.

Ses pièces en patois *En lai Croujie* (1974) et *le R'veniaint* (1978) trouvent place dans les *Actes*.

TOURING CLUB SUISSE

Il devient membre du Touring à l'époque où il se déplace encore à scooter. En 1956, la section jurassienne l'invite à entrer dans la Commission routière dont il fait partie jusqu'en 1990.

POLITIQUE, AU VILLAGE, À COURRENDLIN

Venu à Courrendlin en 1936, il entre au *Parti conservateur* vers 1952 seulement, parti conforme aux idées de son père Louis et celles de son oncle Joseph Voyame, député au Grand Conseil bernois. Plus tard, il suit le courant chrétien social au moment de la scission du parti conservateur jurassien.

Son beau-père Charles Bregnard, ancien instituteur à Courrendlin, libéral-radical, respecte cette longue période d'indépendance politique chez son gendre. Jean Christe bénéficie beaucoup de l'éclectisme de son beau-père, homme pondéré, jouissant d'une grande considération dans la région et chroniqueur régulier des journaux de l'époque (*Le Petit Jurassien* et *Le Démocrate*).

Jean Christe n'assume *aucun mandat politique.* Il est en 1954 candidat au Grand Conseil bernois.

A Courrendlin, il est président de l'assemblée communale durant sept législatures, soit de janvier 1954 à décembre 1980! Les citoyens l'apprécient pour son efficacité dans la conduite des assemblées et pour sa parfaite connaissance des règlements.

Lorsqu'il pose en vain sa candidature au poste d'inspecteur scolaire du XI^e^, puis du XII^e^ arrondissement, au poste de commandant d'arrondissement et plus tard encore à celui d'avocat des mineurs du Jura bernois, il réalise qu'il lui manque la bonne carte politique; il en prend acte.

En politique jurassienne, il est en 1947 écœuré par l'affaire Mœckli; néanmoins, il ne peut se résoudre à entrer dans le mouvement séparatiste, car cela serait contraire à ses principes; il est de tendance *3^e^ Force*, position à ses yeux seule compatible avec son rôle d'enseignant et d'officier; il fait partie du «Comité de Moutier» aux côtés de Max Robert, Jean-Frédéric Reusser, René Steiner entre autres. Jurassien jusqu'au bout des ongles, il en défend les valeurs et les traditions (monuments historiques, coutumes, patois). Ses nombreux déplacements à l'extérieur du Jura pour les multiples associations dont il fait partie lui permettent d'exposer les particularités du Jura avec modération.

Dans une lettre au Conseiller fédéral Rudolf Gnägi du 10 décembre 1965, il écrit:

M'est-il permis de vous rappeler l'entretien que nous avons eu en son temps, entretien au cours duquel nous avons fait le tour du problème jurassien. Monsieur le Conseiller fédéral, je vous supplie, au nom de tous les Jurassiens qui voudraient une fois voir une solution positive à ce malentendu, de tout mettre en œuvre, à présent que délié quelque

peu des liens cantonaux, vous aurez la possibilité d'examiner de plus haut le différend qui déchire le canton de Berne et le Jura.

Il s'engage à fond en 1967 pour le vote des femmes et fait partie du comité d'action pour l'introduction du suffrage féminin.

LA VIE À COURRENDLIN

Au village, il est l'homme de toutes les situations: *grand ordonnateur* des fêtes populaires, des cortèges de la Fête-Dieu ou encore des enterrements. A titre d'anecdote, on peut relever qu'il suit pendant 50 ans presque tous les enterrements de Courrendlin, au début avec ses élèves portant les couronnes!

Il *s'intéresse à tout ce qui touche à la vie du village*: urbanisme, recherches d'eau potable, fouilles archéologiques dans la région.

Il est *sollicité continuellement* par la population pour donner un conseil, remplir une déclaration d'impôts, écrire une lettre délicate, se rendre dans une famille en deuil, écrire les faire-part.

A Courrendlin, il est de tout ce qui le rapproche des gens: société de tir militaire, société des samaritains de Courrendlin-Choindez, société d'embellissement dont il est membre du comité. Il assiste aux assemblées des sociétés dont il rapporte les débats dans *Le Démocrate* en sa qualité de correspondant. Le Moto-Club fête ses 25 ans en 1967? La fanfare municipale fête ses 125 ans en 1981? Jean Christe chaque fois est sollicité pour rédiger le texte d'une plaquette commémorative mêlant histoire, souvenirs et humour!

On doit à Jean Christe le livre *Moutier Cité industrielle* (1957), dont il rédige le texte illustré par Roger Bimpage, (livre paru aux Editions générales S.A. à Genève).

En 1980 paraît aux Editions Payot Lausanne *Noël dans les cantons romands*: Jean Christe en rédige la partie consacrée au Jura.

Ses *passe-temps* favoris sont la lecture: il lit énormément et vite. Il écoute la radio, la politique et les reportages de football et très tard, vers 70 ans, il se met à regarder la TV! Il fait les mots croisés qui lui tombent sous la main en lisant le journal. Il aime faire de l'ordre dans son jardin, balayer les cours, arroser les fleurs. Pour le reste, il n'a vraiment pas le temps!

JEAN CHRISTE ET LES MÉDIAS

Très jeune, Jean Christe devient correspondant de journaux. A Berlincourt, il correspond pour *Le Pays* de Porrentruy dès l'âge de 18 ans.

Dès 1936, il commence une collaboration avec *Le Démocrate* pour lequel il rédige des articles, sorte de chronique locale des faits divers. Il fait le compte-rendu des assemblées et des manifestations sportives ou culturelles. Il est toujours bien informé: il connaît tout le monde!

Il renseigne un certain temps *Le Petit Jurassien* de Moutier, plus tard le *Journal du Jura* de Bienne, ceci en plus du *Démocrate*. Toutefois, c'est avec ce dernier qu'il noue une relation de longue haleine: il est correspondant du *Démocrate* de 1936 à 1989.

En plus de ses correspondances ordinaires, il rédige souvent des articles plus importants touchant au patrimoine par exemple. Dès début 1974, Jean Christe participe à la rubrique «Lacrosse» dans *Le Démocrate* et publie quelques textes mordants pour le plus grand régal des lecteurs. C'est la même année qu'il commence ses billets patois.

Dans le Jura, il a, comme on dit, «un nom»: on fait fréquemment appel à lui pour une indication, une recherche, un commentaire: étudiants en préparation de thèse, radio ou TV, associations culturelles suisses ou étrangères. La radio et la télévision s'approchent souvent de Jean Christe, lorsque leurs émissions en préparation touchent aux traditions populaires jurassiennes. Il participe à un nombre important d'émissions concernant le patrimoine historique, le patois, les contes et légendes.

Dans ses agendas, il note à propos des émissions où il participe:

01.01.1969 Je passe à la TV concernant la protection du patrimoine jurassien
06.02.1971 Interview de la Radio hollandaise Maastricht sur le patois
11.01.1972 Emission radio sur les grottes de Réclère
18.01.1972 Je passe à la TV: interview sur le patois
25.01.1972 Je passe à la Radio (survivance du patois)
01.01.1975 Raconte l'histoire fantastique du «Derri» à la TSR (interview de Denis Moine)
15.01.1975 Succès triomphal avec «lai neue de nace»; TV + Radio sont présents
26.12.1975 TV: «A cârre di füe»
06.01.1976 Je passe à la TV au sujet de «A cârre di füe»
21.09.1976 TV locale (c.a.d. Courrendlin): en patois!
11.10.1978 TV à Corcelles (Martinet)
17.01.1984 Enregistrement Radio suisse internationale sur le Jura
10.02.1984 Enregistrement Radio Jura par Petignat sur le patois
17.10.1984 Vorbourg, enregistrement «Légende du Vorbourg» par Radio Berne
19.12.1984 Emission Radio sur Noël dans le Jura

08.03.1985 A Midi Public pour la sortie de mon 3e livre *Dos le gros Nouchie*, par Thierry Masselot
07.05.1985 Terrapon (enregistrement) patois pour RSR
24.12.1985 Fréquence Jura: contes de Noël
31.12.1985 Fréquence Jura sur Saint Sylvestre et Nouvel-An
06.01.1986 Fréquence Jura sur les coutumes des Rois
10.01.1986 Fréquence Jura rencontre avec Pascal Rebetez
11.01.1986 Fréquence Jura sur le patois
15.01.1986 Fréquence Jura sur les Brandons
14.02.1986 TSR Philippe Grand Interview sur les Contes du Jura
07.11.1986 Fréquence Jura avec Denise Villat et Lucie Grün «Lai Sint Maïtchin»
06.01.1987 Interview TV concernant les légendes jurassiennes et la publication des histoires racontées (N. B. il s'agit de la préparation de l'émission «Contes et Récits du Jura» – 7e épisode que Jean Christe présente à Noël 1987 à la TSR)
02.03.1987 Fréquence Jura émission sur Carnaval

L'HOMME

Jean Christe a une *personnalité* extrêmement riche. Il est grand, parle aisément sans jamais chercher ses mots, fait jeux de mots et calembours. Il peut prendre la parole en public avec assurance et sait être sérieux ou amuseur avec la même aisance. Il *aime faire rire* et possède en mémoire une collection de «plaisanteries» impressionnante. Il collectionne aussi toutes les coquilles parues dans la presse qu'il utilise comme réservoir de gags.

Il est *documenté sur tout*, a en mémoire une vaste connaissance historique sur l'ancien Evêché de Bâle, sur les grands événements (Kulturkampf par exemple). Il connaît un nombre incroyable de détails sur les noms des familles, de lieux, les événements, les faits. Il n'est pas un historien, en ce sens qu'il n'éprouve pas le besoin de travailler scientifiquement «il n'aime pas les Monsieur fiches» dit-il souvent en citant le nom d'érudits contemporains. Il est un conteur dont la mémoire parfaite lui rappelle tous les grands événements de l'histoire: quand il raconte, il est fabuleusement vivant, parle sans aucune note: on le sent identifié à son propos et il sait placer l'anecdote pour capter son auditoire. Il est acteur autant que narrateur.

Bon dans l'âme, Jean Christe est toute sa vie attentif aux plus humbles, aux moins doués avec qui il trouve le contact très naturellement. Il est sans aucune condescendance à leur service, les aide, et

Jean Christe, animateur.

parfois les remet sur le droit chemin. Des pupilles lui sont confiés par l'assistance publique et pour eux aussi il ne ménage ni son temps ni ses conseils.

Jean Christe élève une famille de quatre enfants. Il est marié à Jeanne Bregnard, fille de l'ancien instituteur de Courrendlin (une fille de libéral-radical, comme il précise parfois). Leur fille Marianne naît en 1939 et deviendra institutrice. Les garçons tournent le dos à la pédagogie: François devient ingénieur-horloger, Pierre actuaire-conseil. La dernière fille, Odile, fait les lettres et enseigne accessoirement. Enfin, Yolande, orpheline que Jean Christe a accueillie dans sa famille alors qu'elle était petite, est devenue infirmière et est aujourd'hui mariée à un professeur de mathématiques. Le succès de ses enfants est la fierté de Jean Christe; il en parle avec émotion et parfois... exagération.

L'honneur familial, le respect des parents, de l'Autorité (Eglise, Etat, Patrie), le dévouement pour autrui sont les vertus auxquelles Jean

Christe croit: les grandes libertés de cette fin de 20e siècle lui paraissent suspectes et porteuses de dangers. Il s'en inquiète et se résigne, tout à la fois heureux que ses propres enfants ne le bouleversent pas par des comportements trop anticonformistes!

Si Jean Christe parle facilement, avec répartie et beaucoup de sens de l'à-propos, il n'exprime que rarement ses sentiments et reste très pudique à ce sujet marqué par une éducation qui faisait vertu de ne jamais parler de soi-même. L'éducation d'alors, où la religion débordait souvent le strict cadre de la foi, ne laissant que peu de place au plaisir de vivre et surtout rien à la sexualité, l'a marqué comme beaucoup de ses contemporains. Les démons et les malédictions, dont parlaient aux enfants l'abbé Joseph Bidaux, ancien curé de Bassecourt et son maître de catéchisme, cohabitent chez Jean Christe avec souvent une absence de religiosité presque choquante.

L'AMI

Le souvenir du major Jean Christe est rattaché à notre veine patriotique commune et à notre sens du service aux autres qu'impliquait notre engagement dans l'armée. Jean Christe a toujours su parler de son pays. Qu'il le fasse en patois, ou qu'il s'agisse du dernier toast à la Patrie qu'il a porté lors du 75e anniversaire de la Société des Officiers de Delémont et Environs, toute son attitude et toutes ses pensées allaient vers ce pays qu'il chérissait par dessus tout. Ubi bene, ibi patria. Là où l'on se sent bien, c'est la patrie. Avec sa droiture exemplaire, son dévouement, sa promptitude à répondre présent lorsque l'on avait besoin de lui, témoignent de la profondeur et de la probité intellectuelle de cet homme bon. Il était impressionnant de fidélité. Mais il savait écouter les autres, les comprendre, car il avait gardé cet âge jeune, ce regard limpide que l'on ne peut gagner qu'à la fréquentation de la jeunesse qu'il a su éduquer de manière magistrale pendant toute sa carrière.

Il savait combien l'armée est nécessaire. Il a vécu une horrible guerre mondiale, protégé par cette armée à laquelle il appartenait corps et âme. Il en connaissait les vertus et il savait combien la discipline librement consentie est indispensable à une vie commune et aux tâches strictement militaires. Ce n'était pas un homme de détail, car il avait une grande faculté d'embrasser les situations de la vie et de les transposer dans des principes généraux qui se fondent sur l'honneur et un humanisme qui lui permettaient d'apprécier chacun des individus à l'aune de la compréhension et de partager avec eux les peines et les joies.

C'est un grand ami qui a disparu, mais dont l'esprit demeurera auprès de tous ceux qui l'ont connu et aimé.

Me Pierre Christe

LE PATOISANT

Le patois est un peu la langue maternelle de Jean Christe. Il l'a toujours su.

Dans une conférence sur le patois qu'il donne pour les membres de l'Emulation entre 1985 et 1987 à Berne, Genève, Sion il dit:

Dans nos jeunes années, le patois c'était quelque chose d'assez mystérieux, d'assez incompréhensible. C'était la langue employée par les adultes pour ne pas être compris des enfants. C'était aussi le langage des amoureux qui se disaient des choses... des choses que les gamins que nous étions ne devaient pas entendre... Leur tour viendrait bien assez tôt!.

Puis il cite Vatré:

Il est triste de constater que notre idiome parlé durant des générations ne sera bientôt plus qu'un souvenir et qu'on n'en retrouvera plus les traces que dans les noms de famille et de lieux et dans quelques expressions.

Il rappelle ce règlement des écoles primaires du canton de Fribourg de 1886:

L'usage du patois est sévèrement interdit dans les écoles; la langue française et l'allemand grammatical (Schriftdeutsch) sont seuls admis dans l'enseignement.

Enfin il exprime sa conviction concernant le patois, en donnant en même temps son testament spirituel:

C'est pourquoi, en dépit de ceux qui, puristes à la petite semaine, voudraient voir disparaître le patois au profit d'un français châtié, nous estimons au contraire que ce langage parallèlement doit subsister, car on peut éduquer les gens aussi bien, sinon mieux en patois qu'en français, car on doit alors, pour utiliser cette langue, parler de choses qui ont, ou plutôt qui avaient une valeur de premier plan autrefois: morale, religion, respect des autres, respect de la parole donnée, aide

au prochain, reconnaissance, patriotisme, civisme, toutes choses bien galvaudées de nos jours, même si l'on s'efforce de les inculquer... en français!.

En juillet 1974, Charles-René Beuchat l'invite à faire paraître dans les colonnes du *Démocrate* un billet en patois. «Le coin du patois» est né, pour lequel Jean Christe livre plus de 750 billets orthographiés phonétiquement. Jean Christe utilise sa propre façon d'écrire le patois en s'inspirant de travaux similaires que son père Louis avait faits. Quelque part, il explique:

Si parler patois est relativement facile pour celui qui a une bonne oreille et veut l'apprendre par écoute, il est beaucoup plus difficile de l'écrire. On a essayé toutes sortes d'orthographes avec des signes conventionnels, totalement différents de ceux formant l'alphabet français. On y a retourné des lettres, on y a croché des cédilles, bref, on a fait usage des signes employés en sémantique et que seuls comprennent MM. les professeurs ou les étudiants supérieurs. Tout cela paraissait quelque peu cabalistique pour le commun des mortels, nos paysans, nos ouvriers. On s'est finalement rendu compte qu'il fallait autant que faire se peut user d'une écriture simple, proche de l'alphabet français, lisible par chacun. En effet, avec l'alphabet que nous avons appris en classe, on peut transcrire tous les termes patois, le «ïn» nasal, excepté. Et en lisant à haute voix, le lecteur entend la musique du mot et pour peu qu'il ait connaissance des rudiments du patois, il peut comprendre ce qu'il lit. Ainsi, chacun comprendra un texte de la même manière et l'écrit restera la pièce de référence pour l'avenir...

A l'initiative de Pro Jura, un choix de ces textes en patois parus dans *Le Démocrate* est publié sous la forme de livres illustrés par Ernest Guélat, instituteur de Courtételle: *A cârre di füe* (1975) *A dvaint–l'heus* (1976) et *Dos le gros nouchie* (1984).

Jean Christe publie ses billets sous le surnom *Le Vadais* (nom désignant un habitant de la vallée de Delémont), qui désormais lui colle à la peau. Il n'est connu de beaucoup que sous ce pseudonyme!

Dès 1960, il fait partie et est membre du comité de la Société des patoisants vadais pour qui il écrit une pièce de théâtre jouée en 1961 *Le R'veniaint.* Le patois, il le parle à chaque occasion: avec les vieux dans les villages, parfois en famille avec ses beaux-parents ajoulots. Un bon mot patois le touche: il sort son agenda, le note et si besoin ajoute en français le sens du mot ou de la phrase. Ses agendas sont truffés d'anecdotes de ce genre: «E n'â djemais èyu pichie pu loin que son femie; Pu vos écouterais votre tiurie, moins vos airès fâte di gendarme; Tiaint le malaite mue, ç'â lai fâte di médçïn, tiaint èl â voiri, ç'â N.D. di Vorbo».

Dans le cadre des échanges avec les patoisants romands, il assiste aux rencontres à l'extérieur. Il participe aux concours des patoisants romands et obtient plusieurs prix. Il est pour un temps président romand de l'Association des patoisants.

Au sein de l'Association des patoisants vadais, il est très actif et s'engage pour le théâtre, une de ses passions d'antan, alors qu'il était encore à Berlincourt. Il écrit ou adapte plusieurs pièces en patois et s'occupe de les monter avec la troupe des acteurs-amateurs. Il distribue les rôles avec sa sensibilité d'auteur, participe à toutes les répétitions, donne l'élan aux acteurs et n'a de répit qu'une fois la première passée.

Ses pièces de théâtre en patois sont:

Le R'veniaint (tiré à part des *Actes* 1978)
Roudges et Nois di vieil temps
S'ensaivait tot
C'meut les meugaie
Fannes d'adjd'heu
Le Tchaimbon
Les Taitieus
In sacré médçïn (adaptation d'après Molière)
Le Génat é compris
Le bon numrô
Lai neûe de naces
En lai croujie (tiré à part des *Actes* 1974)

Avec le *Médecin malgré lui* de Molière, mis en patois, il se fait une renommée chez les patoisants suisses et étrangers.

Jean Christe donne, dans le cadre de l'Université populaire, un cours de patois qui démarre le 15 novembre 1985 (15 leçons).

Jean Christe a obtenu le Prix des documents sur le patois, à titre posthume, le 26 septembre 1993, à Payerne.

QUELQUES REPÈRES GÉNÉALOGIQUES

Jean Christe est né le 4 novembre 1911; ses parents sont:
son père Louis Christe, instituteur, 21.01.1886 – 30.10.1929
sa mère Julia Christe, née Erard, 21.09.1882 – 17.08.1962
(ils se sont mariés le 2 avril 1910).

Louis est fils de Georges Christe (1858-1896), cultivateur à Bassecourt et marié à Marianne Baumat (1857-1940). Ils ont ensemble un fils (Louis) et deux filles (Rosa et Emélie) qui se marieront l'une à Jakob Weibel et l'autre à Emile Rebetez, ces deux familles devenant alliées à la famille Christe.

Marianne est la nièce de *Mgr Pierre-Joseph Baumat*, (1821-1901) curé-doyen de Saignelégier où il est prêtre durant 50 ans. Mgr Baumat est un érudit, avec une formation littéraire tout d'abord chez les Jésuites à Estavayer, puis en philosophie à Schwytz, en physique et théologie à Lucerne et enfin en théologie au grand séminaire à Strasbourg. Figure de proue du clergé jurassien, il est un des prêtres victimes du Kulturkampf et vit durant deux ans en exil à Goumois *où il s'était retiré pour venir à la dérobée porter secours à ses paroissiens en danger. Rentré dans sa paroisse, il dut pendant quelque temps encore vivre hors de sa cure et remplir les fonctions ecclésiastiques dans une chapelle improvisée au stand. (Le Franc-Montagnard* N° 316 du 17 décembre 1901). L'Evêque de Bâle le fit camérier secret de sa Sainteté en 1899.

Ce personnage un peu mythique fascine Louis, orphelin de père déjà à l'âge de 10 ans. C'est à lui qu'il s'ouvre, jeune adolescent, pour discuter de sa formation: il envisage alors de faire de longues études, *de prêtre* apparemment.

Pour me fixer sur ton avenir j'ai besoin de renseignements très précis de Monsieur le Curé et de tes excellents Professeurs. Seuls ils sont plus qualifiés pour me dire quelles sont tes inclinations et tes aptitudes les plus prononcées et les plus certaines. Où en es-tu pour l'analyse grammaticale et logique, pour le calcul, la rédaction, etc. D'un côté les études du latin, du grec, de la philosophie et de la théologie exigeraient au moins de 11 à 12 ans. 12 fois 550 = Fr. 6600.– Je pourrais payer la moitié de cette somme mais où prendre l'autre. Du reste à 80 ans je suis au terme de la vie humaine. Je considère d'autre part que tes bons parents auraient bien besoin que tu puisses plutôt venir à leur secours par une profession tout aussi lucrative, plus vite acquise et par le fait moins coûteuse. Là-dessus j'aimerais l'avis de mes vénérés confrères Messieurs les Curés de Courfaivre et de Bassecourt...

Cette lettre remarquablement objective, datée du 21 février 1900, de Mgr Baumat à son petit-neveu Louis Christe, décide celui-ci à renoncer à la prêtrise et à devenir instituteur, ce qui est décisif pour la lignée des Christe!

Après la mort de son mari Georges Christe, décédé prématurément à 37 ans, Marianne Christe-Baumat se remarie avec Joseph Voyame (1863-1944) lui-même veuf sans descendance. Avec lui, elle a un quatrième enfant, Joseph (1898-1978) qui ouvre ainsi une nouvelle lignée en parallèle avec la descendance de Georges Christe.

Jean Christe, orphelin de père à 17 ans, retrouve chez cet oncle un appui masculin bienvenu. Parmi les enfants de cet oncle Voyame figure l'illustre Joseph Voyame, professeur de droit et juriste jurassien bien connu.

Plus en arrière, la lignée des Christe s'établit comme suit: Georges Christe avait un seul frère, Pierre-Joseph, (1856-1905), lequel eut 13 enfants (Georges 3 seulement). Georges et Pierre-Joseph descendent de:

1. Jean-Baptiste Christe (1820-1882), marié à Marianne Collon (1820-1888),
2. Georges Christe (1790-1863), marié à Marie-Catherine Bélet (1796-1860),
3. Pierre-Joseph Christe (1767-?).

LIGNÉE MATERNELLE

Julia est la fille de Victor Erard (1841-1921), cultivateur à Berlincourt, marié à Virginie Jaquat. Ils ont six enfants, deux garçons Jules et Joseph, et quatre filles. Les filles se marient et fondent les familles Christe, Stadelmann, Voyame (une autre branche que celle descendant de Marianne Baumat) et Cerf.

Pour Jean Christe, deux personnages phares éclairent la lignée maternelle et sont pour lui des exemples de brillants intellectuels à qui il peut se mesurer.

Tout d'abord, *Charles Jaquat* (1854-?), frère de Virginie mère de Julia Christe-Erard. Ce personnage, qui a fait des études de pédagogie, émigre à Varsovie où il est professeur de français dans un lycée. Il se marie à Cécile Froté (1857-?) dont le frère enseigne aussi à Varsovie. Ils ont deux filles, Bertha et Claire, qui reçoivent à Varsovie une éducation d'aristocrate, leur père Charles ayant été anobli par le tsar et fait comte de Sainte-Anne et nommé général honoraire pour services rendus.

A la guerre de 1914, la famille Jaquat fuit la Pologne et revient en Suisse à Berlincourt, Charles Jaquat ne rentrant qu'après la guerre, complètement démuni et malade. Les filles de Charles Jaquat prennent après sa mort domicile à Porrentruy, où Claire vivra jusqu'à 103 ans. Pour l'anecdote, on peut rappeler que, parlant parfaitement le polonais, les demoiselles Jaquat ont servi d'interprètes au colonel Victor Henry lors de l'internement des milliers de soldats polonais les 14 et 15 juin 1940.

Le deuxième personnage est *Joseph Erard* (1830-1910), frère de Victor, père de Julia Christe-Erard. A l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, Jean Christe lui consacre dans *Le Pays* du 18 octobre 1930 un article: «Un poète de chez nous – In memoriam 1830-1930». Il écrit:

Le 17 octobre 1830 naissait à Undervelier Joseph Erard. De bonne heure il montra des dispositions spéciales pour l'étude. Il fréquenta divers collèges et séminaires. Partout, le jeune homme fut un travailleur acharné et contenta parents et maîtres. Il songea tout d'abord à la prêtrise et arriva «jusqu'à la robe», comme disait grand-père. Et brusquement il changea de vues. Il fut professeur au grand séminaire Picpus à Paris, à Cahors et dans le Morbihan. Entretemps il épousa une demoiselle Müller de Stuttgart et vint habiter Genève. Mais la vie sédentaire de la grande ville ne lui convenait pas, et en 1860, il partait avec sa femme pour l'Amérique du Sud. D'humeur aventureuse, il parcourut le Grand Chaco et la Pampa en tout sens. Mais le climat fut funeste à sa jeune femme. Bientôt elle mourait. Une invasion de sauterelles – qu'il décrit de façon poignante dans une lettre que nous possédons encore – ravagea sa plantation. Malade, ruiné, notre grand oncle revint à Buenos-Aires.

Au cours de ses pérégrinations il avait appris cinq ou six langues... sans compter le patois qu'il n'oublia jamais. Joseph Erard se fit remarquer comme précepteur ou secrétaire de légation ou de consulat. Mais au fond des gorges si pittoresques d'Undervelier et du Pichoux, au cours de ses aventureuses randonnées, il avait appris à comprendre et à aimer son pays. Poète et patriote exilé, il collaborait à tous les grands journaux argentins. On le nommait partout: «notre bon poète suisse!». Tous ses poèmes sont empreints d'une profonde nostalgie de sa chère terre helvétique. Quelques-uns de ses chefs-d'œuvre parurent dans la Revue jurassienne. *Hélas, cher grand-oncle tu chantais:*

J'avais rêvé de revoir mon village
Au pied des rocs des gorges du Pichoux,
Et le Jura! Les Alpes, le rivage
De nos lacs bleus aux flots purs, au ciel doux!
J'avais rêvé de clore ma paupière
Dans ces vallons où mon œil vit le jour!
Mais si mon corps sur la terre étrangère,
O mon pays, doit laisser sa poussière,
Mon cœur te voue à jamais son amour!

Et tu ne les as point revus... Là-bas, par un beau jour de soleil, sur un lit d'hôpital, pauvre, délaissé et usé, tu mourus en ce mois de janvier 1910. Mais durant les cinquante ans de ton exil, tu n'oublias ni ta famille, ni ton Jura, ni ta Patrie. A chaque événement, tu savais adresser des vers émouvants à tes neveux et nièces, à ton Pays...

Dors en paix, là-bas sous le soleil brûlant de la pampa.

Et peut-être, qui sait, plus tard, un de tes descendants, tout comme toi, fatigué des horizons fermés, ira découvrir ton tombeau ignoré sous les herbes folles et les cyprès...

Rossemaison, février 1992

BIOGRAPHIE

1911 Le 4 octobre Jean Christe naît dans l'école de Berlincourt
1926 Admission à l'Ecole normale de Porrentruy
1929 Décès de son père le 30 octobre
1930 Brevet d'instituteur de l'Ecole normale de Porrentruy. Débute comme instituteur de la classe unique de Berlincourt
1931 Ecole de recrue des troupes de subsistances à Thoune
1932 Ecole de sous-officiers à Thoune. Ecole d'officiers à Thoune
1933 Promu lieutenant des troupes de subsistances le 1er janvier
1936 Succède à son futur beau-père Charles Bregnard comme instituteur primaire à Courrendlin (jusqu'en 1977). Début de sa collaboration pour *Le Démocrate*
1937 Mariage avec Jeanne Bregnard, le 21 juin. Nommé lieutenant du service du feu
1939 Nommé chef de section le 1er janvier de la section de Courrendlin et environs (jusqu'en 1982). Promu adjudant du Groupe Subs 2 le 1er janvier. Naissance de sa fille Marianne le 21 avril. Entre en service actif le 2 septembre à Neuchâtel et fait 121 jours de service avec la Cp Subs 2
1940 Promu capitaine le 31 mars et reprend le Cdt de la cp subs 2 à Neuchâtel
1941 Reprend le Cdt de la Cp subs 9 auprès de la Brig mont 10 en Valais le 31 mars
1942 Naissance de son fils François le 18 mai.
1943 Est nommé instructeur cantonal des sapeurs-pompiers.
1944 Naissance de son fils Pierre le 16 novembre.
1946 Nommé secrétaire de la commission des monuments historiques de l'ADIJ. Devient officier de tir à la commission de Tir BE 2 de l'Arr. fédéral IV. Elu délégué unique de la section de Moutier à la Société pédagogique romande. Fonctionne comme trésorier

général lors du congrès de la Société pédagogique romande organisé à Delémont. Nommé président de la Société des officiers de Delémont et environs le 29 octobre (jusqu'en automne 1958)

1948 Promu major du service du feu. Devient commandant du service du feu de Courrendlin/Choindez

1949 Incendie du village de Courrendlin le 19 août

1951 Devient membre de Pro Jura (jusqu'en 1990)

1953 Elu président des assemblées de la commune de Courrendlin dès le 1er janvier 1954 (il le reste jusqu'en décembre 1980)

1954 Elu président de la paroisse catholique de Courrendlin le 30 mai (jusqu'en 1976). Membre fondateur de l'Œuvre de l'Ecole enfantine de Courrendlin (devient membre d'honneur en 1979)

1955 Promu major des troupes de subsistances et devient Cdt du Gr subs 82. Naissance de sa fille Odile le 31 janvier. Entre à la commission routière du Touring-Club suisse, section jurassienne (jusqu'en 1990)

1956 Nommé inspecteur des corps de sapeurs-pompiers du 8 arrondissement (jusqu'en 1970)

1957 Parution du livre *Moutier Cité industrielle*

1959 Obtient la Médaille de Mérite de la Fédération française des sapeurs-pompiers

1960 Entre à la Société des patoisants vadais

1965 Reprend la présidence de la commission des monuments historiques de l'ADIJ

1967 Membre du comité d'action pour le suffrage féminin. Membre de la commission pour l'aménagement du territoire de l'ADIJ

1972 Membre d'honneur de l'ADIJ

1974 Premier billet patois dans *Le Démocrate* en juillet 1974

1975 Parution du livre *A cârre di füe*. Est fait membre d'honneur de l'Association suisse des sapeurs-pompiers, section du district de Moutier

1976 Parution du livre *A dvaint-l'heus*

1977 Retraite au printemps; quitte son poste d'instituteur primaire après 47 ans d'enseignement, dont 42 à Courrendlin

1984 Parution du livre *Dos le gros nouchie*

1985 Donne un cours de patois dans le cadre de l'Université populaire

1990 Décède le 23 août à Courrendlin

P. C.

Pierre Christe (Rossemaison), fils du Vadais, est actuaire-conseil.